

CE QUI DEMEURE

REVUE DE PRESSE



Compagnie Babel – Elise Chatauret

production@compagniebabel.com

06 32 01 27 13

www.compagniebabel.com

Balagan, le blog de Jean-Pierre Thibaudat

Elise Chatauret : confession d'une grand-mère du siècle

- 30 janv. 2017
- Par [jean-pierre thibaudat](#)

Elise Chatauret construit ses spectacles à partir d'entretiens. C'est le cas de « Ce qui demeure » sauf que cette fois, c'est sa grand-mère qu'elle interroge. A 93 ans, la vieille femme aura sous peu traversé un siècle. Deux actrices et un musicien jouent finement la partition de cette remémoration trouée en multipliant les angles d'approche.

Une femme traverse le plateau en diagonale. Elle s'est levée de son siège, au premier rang des spectateurs, est entrée dans la lumière de la scène, elle marche à pas lents jusqu'à disparaître au fond derrière une vitre et une grande photo, on ne voit plus que ses pieds gainés de gris. C'est une femme âgée, dans l'indétermination de la vieillesse mais la certitude que sa vie est plus derrière que devant elle. Elle va lentement, elle ralentit le temps, le monde. Comme les fantômes, elle ne dit rien. Elle traverse. Ce point aveugle (ou cette métaphore d'une vie si l'on veut) intervient au mitan de Ce qui demeure, un spectacle plein de tact conçu, écrit et mis en scène par [Elise Chatauret](#).

Quand Elise Chatauret aura l'âge de la vieille femme qui traverse la scène, se souviendra-t-elle de ce spectacle ? Sans doute, mais comment lui reviendra-t-il ? Qu'est-ce qui, de lui, demeurera, perdurera ? Et cette mémoire sera-t-elle « fidèle » ? N'y a-t-il de mémoire que vagabonde ? Qu'est-ce qui reste, persiste ? Des « grands » événements, des chocs ? ou bien des « petits » détails longtemps oubliés, des saveurs, des odeurs ? C'est ce qui obsède Ce qui demeure.

L'entretien infini

Tous les spectacles d'Elise Chatauret et de sa compagnie Babel (créée en 2008) sont fondés sur des rencontres. Des petits-enfants de Républicains espagnols, des jeunes de la Courneuve, des personnes ayant une double culture comme récemment, pour Nous ne sommes pas seuls au monde, une jeune femme française d'origine sénégalaise. La première rencontre est suivie de beaucoup d'autres, Elise Chatauret pose un enregistreur sur la table, souvent vite oublié dans la chaleur, l'amitié des échanges. De ces heures d'entretiens retranscrites, elle tricote un spectacle sans pour autant traficoter la parole recueillie mais en la réorganisant, en la nourrissant d'autres éléments que le théâtre apporte : musique, lumière, scénographie, jeu. C'est exactement ce qui se passe pour Ce qui demeure. Sauf que la personne avec laquelle elle a longuement conversé, c'est sa grand-mère, 93 ans.

Au début du spectacle, derrière une baie vitrée, on voit deux femmes attablées dans ce qui s'apparente à une kitchenette. L'une (petite, blonde, nerveuse) mange avidement, l'autre (grande, brune, attentive) presque pas. C'est cette dernière qui a préparé les carottes avec un assaisonnement dont elle seule connaît la recette. Une scène de la vie ordinaire. Les actrices n'élèvent pas la voix, cependant on les entend bien, on remarque des micros sur pied bien en vue sur la table. Les carottes avalées (tout un saladier !), elles se lèvent et sortent. Alors on entend en voix off, la même scène : l'enregistrement entre Elise Chatauret et sa grand-mère.

Un dialogue secret

Cette règle du jeu étant posée, le spectacle peut vagabonder dans la vie de la vieille femme à travers les deux excellentes actrices (Solenne Keravis et Justine Bachelet) très différentes l'une de l'autre non seulement par leur physique mais aussi par leur façon d'investir la parole. L'une et l'autre vont jouer tour à tour le rôle de la grand-mère et celui de la petite-fille, ou bien se relayer dans le même rôle de la grand-mère, un zigzag en osmose avec sa mémoire chaotique, associative, reconstruite ou soudainement microscopique. Un quasi-siècle par tous les bouts, grands et petits, historiques et intimes. Marc Sens qui improvise à la guitare fait partie du voyage ainsi qu'un sol fait de reproductions de fragments de chefs-d'œuvre, de photos exotiques, de rares photos de famille.

Un dialogue secret s'instaure entre chaque spectateur et cette vieille personne en convoquant d'autres appartenant à la vie de chacun. Ces êtres bien plus âgés que l'on a écoutés des heures et des heures sans se lasser de les entendre dévider la pelote de leur vie, avec des nœuds, des fils emmêlés, des trous, réitérant à l'infini telle scène héroïque, tragique ou comique qui aura marqué leur vie. Filtré par le jeu tout en finesse des actrices et leur empathie distancée, le spectacle évite tous les pièges du pathos en se tenant à une distance juste.

Embarquée dans cette aventure, consentante mais un peu affolée, la grand-mère d'Elise Chatauret envoie un mail à sa petite-fille qui vient de lui envoyer une première version du texte de Ce qui demeure. Elle souhaite que l'on biffe certains détails par trop intimes, elle ne veut pas que ses « anciens élèves » (elle fut longtemps professeur) la reconnaissent. Elise Chatauret acquiesce à ses demandes. Ces mails figurent dans le spectacle. Elle lui écrit aussi ne pas vouloir « jouer » le rôle de la vieille femme qui traverse en diagonale le plateau à un moment du spectacle.

NOVA - Chronique

Par Anna Flori-Lamour

Et c'est de théâtre et de mémoire qu'il est question dans le grand Remix, avec un magnifique et sensible spectacle vu la semaine dernière au Théâtre des deux rives à Charenton le pont et qui se jouera la semaine prochaine, du 31 janvier au 5 février au Théâtre Le Colombier à Bagnolet.

Une vie, comparable à d'autres, avec son lot de petites histoires et de grands bouleversements qui se mêlent à la grande histoire. Une somme d'expériences, de joies, de chagrins, de rencontres, de goûts, de grand moments parfois anecdotiques et de petits moments parfois bouleversants... Que reste-t-il d'une vie ? D'une histoire. Que reste-t-il de nous ? Une odeur, une recette de cuisine, l'éclat d'un rire ou d'un regard ? Ou les grands événements, les engagements, les mariages, naissances, décès, travail, passions ?

C'est ce qu'interroge Elise Chateuret avec son spectacle, Ce qui demeure. Après s'être attelée à une écriture documentaire, à partir de photos, de lettres et d'entretiens enregistrés avec une amie très chère âgée de 93 ans à qui elle demandait de raconter sa vie, l'auteure et metteuse en scène a voulu, en retraçant ce parcours, questionner la mémoire et ses lacunes, la réécriture d'une histoire imposée par le temps, par l'oubli, qu'il soit ou non volontaire... L'histoire officielle qui est racontée, l'histoire réelle qui affleure à chaque mots, souvenirs, émotion, frottements, et l'histoire entendue aussi, nécessairement interprétée par celui qui écoute et qui se l'approprié.

Dans cette pièce écrite sous forme de collage, de montage et de palimpseste pour deux comédiennes et un musicien, le particulier se fait reflet de l'universel, et ce sont nos histoires et nos mémoires qui sont en jeu aussi, individuelles, mais aussi collective avec le récit d'une vie au rythme du 20ème siècle et de ses bouleversements, grands événements, inventions et machines de guerre.

On y rit, on s'y émeut, on s'y projette, on s'en nourrit, on s'interroge... Ce qui demeure, 6ème mise en scène d'Elise Chateuret au sein de la compagnie Babel et quatrième en tant qu'auteure, se joue du 31 janvier au 5 février au Théâtre Le Colombier à Bagnolet, en région parisienne, avec Solene Keravis, Justine Bachelet et Marc Sens. Le spectacle risque fort de tourner dans l'hexagone, je vous en tiendrai au courant mais surveillez donc ça de près quand même, et c'est un spectacle que je vous recommande chaleureusement.

C'est dans la tête, plongez dans le nouvel album d'Albin de la Simone, c'est la suite du Grand Remix!

Ce qui demeure

Par [Audrey Santacroce](#)

Que reste-t-il d'une vie quand la mémoire et le corps se délitent ? Quel souvenir accepte-t-on de laisser derrière soi à l'approche de la mort ? C'est avec beaucoup de pudeur qu'Elise Chatauret tente de répondre à ces questions, en s'appuyant sur des entretiens réalisés avec une dame de quatre-vingt-treize ans. Se rapprochant du théâtre documentaire sans son côté rébarbatif, la metteuse en scène s'interroge sur les traces mnésiques et sur ce qu'elles révèlent de nous. S'il est question de mémoire, il est aussi question de sa manipulation. Car à une mémoire qui peut être défaillante s'ajoute l'envie de contrôler ce qui restera, de réécrire une histoire officielle, qu'elle soit moins dure pour ceux qui resteront, plus flatteuse pour soi, ou tout simplement la plus pudique possible.

Toute la culture

Ce qui demeure, Elise Chatauret donne des voix à la Vieillesse

[Elise Chatauret](#) dont nous avons tant aimé Nous ne sommes pas seuls au monde en 2014, adapte pour l'espace de La Loge [Ce qui demeure](#), un bijou bien ciselé sur la vie vue dans les yeux d'une jeune femme de 93 ans aux corps multiples

"Bon, je les finis alors les carottes !" Le jour se fait sur une cuisine figée, toile cirée et formica. On pourrait penser que c'est vintage mais non, c'est fixé dans le temps. Elle habite là depuis combien de temps ? La vie de Madeleine dont le prénom arrivera bien après nous est racontée par bribes, par l'intermédiaire des voix et des corps de la grande brune Solenne Keravis et de la petite blonde Justine Bachelet, toutes deux éblouissantes de talent. Tout commence dans une cuisine, tout se passe toujours dans la cuisine, entre deux déclarations sur la façon dont les carottes ont été assaisonnées et la cuisson de la viande. Et entre, tout se passe. La dame raconte sa vie, 93 de vie, sa vie d'aujourd'hui, sa vie passée dans ses yeux d'aujourd'hui. La mémoire flanche, les années se mélangent. Il faut qu'elles soient au moins deux, deux jeunes femmes qui ne doivent pas avoir 60 ans à elles-deux pour dire 93 ans de vie.

Les souvenirs sont emmêlés comme ces photos qui vont envahir le plateau blanc qui prolonge la cuisine. Images de chasse, sculptures, mains en gros plan, armure... ces échantillons sont-ils la représentation de ce dont on se souvient à la fin ? Tout le spectacle nous montre que cette femme qui est une amie d'Elise Chatauret a tout au long de leurs entretiens préalables au spectacle parlé d'amour et de corps changeant. "Tout être vivant a besoin de poser sa tête sur une épaule", à tout âge pourrait-on ajouter.

Ce qui demeure est une parfaite réflexion sur la "différence entre ce qui se passe dans la tête et dans le corps". Le fait d'incarner le discours de cette femme très âgée par d'autres, beaucoup plus jeunes est une idée fine, qui fonctionne car elle permet de circuler dans le temps en mêlant les époques.

Le résultat est parfait, d'une élégance folle, sans aucun mélo, sans aucune tristesse commandée. La force de cette pièce est justement d'être du côté de la vie. La direction quasiment chorégraphique d'Elise Chatauret apporte des subtilités et des détails sur les changements que la vieillesse fait à une démarche, sans jamais être incisive.

Psychologies Magazine

Ce qui demeure

À partir d'entretiens menés avec une amie de 93 ans, l'auteure et metteuse en scène Elise Chatauret interroge ce que c'est d'être une femme, entre hier et aujourd'hui : « Qu'est ce qui nous sépare l'une de l'autre ? Qu'est-ce qui a été transmis ? Et lorsqu'elle se retourne sur sa vie, qu'est ce qui demeure ? » Un spectacle juste et émouvant qui parle d'amour, de désir, du corps féminin (contraint, libre, vieillissant), de la guerre, mais aussi de carottes râpées et de transmission intergénérationnelle. À ne pas rater.

La Jaseuse

Ce qui demeure

Par Sabine Napierala
24 septembre 2017

Festival Spot #4

Le spectacle s'ouvre sur un plateau vide qui laisse apercevoir en fond de scène, derrière une baie vitrée, une cuisine, une table et des chaises. Deux jeunes femmes y sont assises. Elles mangent, elles conversent, donnent parfois l'impression de se répondre sans s'écouter, créant **une impression mêlée de banalité et d'étrangeté**. Un effet renforcé par un jeu de sonorisation qui permet de se sentir au plus près de cette scène de vie ordinaire. Dès les premières minutes de la pièce le spectateur est plongé dans le théâtre documentaire.

En effet, Elise Chatauret, auteure et metteuse en scène de *Ce qui demeure*, travaille comme une réalisatrice de film documentaire. Elle choisit un sujet et enquête. **Elle recueille elle-même des documents sonores, visuels ou écrits qu'elle travaille ensuite pour les mettre en jeu et en scène sur le plateau**. Ses personnages sont des personnes qu'elle rencontre et dont ses comédien(ne)s portent la parole. *Ce qui demeure* est né d'entretiens réalisés avec l'une des amies de l'artiste, âgée de 93 ans, et interroge sur la mémoire et la vieillesse. Que reste-t-il dans l'esprit, le cœur et le corps après un siècle de vie, et que souhaite-t-on laisser demeurer?

Porté par **deux comédiennes et une musicienne-altiste**, le sujet est traité avec pudeur et sensibilité. Le choix d'incarner la parole d'une femme de 93 ans par deux femmes beaucoup plus jeunes, qui jouent tour à tour la grand-mère et son interlocutrice, **extrait le spectateur du réalisme et fait entendre plus profondément les souvenirs** qui s'entremêlent et se perdent. Les réflexions ont un caractère universel qui touchent au cœur de chacun quelque soit son âge. La longueur du solo de violon et la distanciation parfois déroutante dans le jeu des comédiennes se font oublier grâce à **la profondeur du propos, une scénographie intelligente et une mise en scène d'une justesse enthousiasmante**.

Rue du Théâtre

UNE BANALITE EXTRA-ORDINAIRE

Par [Cécile STROUK](#)

Le 13 octobre 2017.

Lieu culturel engagé dans les préoccupations sociétales de notre temps, La Maison des Métallos propose un cycle de deux pièces consacrées aux « Femmes ! ». Parmi elles, « Ce qui demeure » sur l'histoire « banale et privée » d'une femme de... 93 ans.

Il y a plusieurs mois, nous avons vu [F\(l\)ammes](#), une proposition remuante de Ahmed Madani évoquant la vie de dix jeunes femmes de quartier. Dans un tout autre genre sans pour autant s'écarter de cette idée de rendre hommage à la fragilité puissante du féminin, nous avons vu Ce qui demeure, pièce de Elise Chatauret qui complète ce focus « Femmes ! » proposé par la Maison des Métallos.

Cette fois, la parole est donnée à une femme de 93 ans qui s'est livrée à la metteuse en scène au cours de plusieurs entretiens en 2015. La vie banale et privée d'un être abandonné très jeune par sa mère, élevé par sa grand-mère et qui devient à son tour mère et grand-mère ; un récit truffé d'anecdotes nostalgiques, existentielles, parfois tristes, parfois drôles. Une introspection intime sur « ce qui demeure » lorsque la mort s'approche. Des souvenirs fabriqués par les fantasmes de la mémoire ; des souvenirs précis évoqués par des photos, des objets ou des gestes ; des souvenirs fragmentés par l'oubli.

Sur scène, trois femmes. Une violoniste, Julia Robert, dont la partition contemporaine amène une étrangeté mélancolique à la pièce ; et deux comédiennes. La première, Solenne Keravis, interprète la vieille dame avec une intonation d'abord traînante qui s'efface au profit d'une voix douée d'une grande capacité oratrice : elle manie aussi bien l'art de faire vivre les mots que celui des silences. La deuxième, Elsa Guedj adopte une voix gouailleuse, volontairement non raffinée qui, de la même manière, finit par laisser place à un son plus doux et intime.

Ces deux voix scéniques font écho à deux voix radiophoniques : celle de la vieille dame diffusée par intermittence, et celle de Elise Chatauret qui l'écoute, l'interrompt, commente ou lui pose des questions. L'entretien donne dans un premier temps l'impression d'une petite-fille qui discute avec sa grand-mère histoire de remplir le vide. Le choix d'ouvrir la pièce sur une conversation triviale autour d'une table en formica en fond de scène témoigne de cette tentative avortée de dialogue.

L'une semble préoccupée par le fait de se nourrir, et l'autre par le fait d'arriver à se nourrir. Une autre scène vient modifier cette perception : la disposition d'images grand format au sol, sorties d'un vieux dossier oublié, s'imposent comme autant de fragments artistiques qui éveillent une précieuse écoute mutuelle. Comme s'il avait fallu attendre de « faire connaissance » pour démarrer le véritable échange.

La mise en scène se déploie elle aussi au fil des minutes. Dès lors que les comédiennes franchissent le mur translucide de cette première scène de déjeuner pour se rapprocher du public, elles commencent. Dans les mots et dans les gestes, s'appropriant tour à tour le rôle de la vieille dame et de l'intervieweuse. Nous retenons ce moment où l'une des jeunes comédiennes tente péniblement de s'asseoir sur sa chaise, telle une vieille dame handicapée par la vieillesse.

Mais aussi ces panneaux sur lesquels sont projetées des phrases évocatrices. D'abord sur ce que cela suppose de vieillir en termes de décomposition corporelle ; ensuite sur un échange de mails entre la vieille dame et Elise Chatauret, l'une exposant son scepticisme par rapport au choix jugé impudique de mettre en scène sa vie. L'autre réfléchissant à son acte scénique et faisant les concessions nécessaires pour faire exister cette parole au-delà du privé.

L'ensemble relève d'une élégance d'autant plus estimable que c'était, ce soir-là, la première.

Théâtre(s)

ELISE CHATAURET, Récits d'altérité

Par [Caroline Chatelet](#)

Automne 2017.



A se pencher sur le travail mené par Elise Chatauret au sein de sa compagnie Babel, on remarque que c'est dans leur conception que ses créations se rejoignent. D'un projet sur la guerre d'Espagne à un autre sur le plurilinguisme, d'une création sur la langue maternelle à une traitant de la mémoire et du vieillissement, il s'agit toujours de (ré)écriture documentaire. La jeune femme, qui a découvert le théâtre aux ateliers du Théâtre des Quartiers d'Ivry – une expérience ayant « *forché sa culture, constitué un rapport à l'écriture fort* » - ; et qui s'est formée notamment chez Lecoq – « *une école transmettant qu'être un artiste c'est regarder le monde, le retranscrire* » -, met en scène l'altérité de la langue. Plutôt que le terme « interview », Elise Chatauret emploie celui de « conversation » et découvre « *au fur et à mesure que la personne (lui) parle de ce qu'(elle) cherche.* » Les paroles issues des entretiens sont recomposées, puis, traversées par les comédiens, elles deviennent un récit conçu au plateau. Ainsi, *Ce qui demeure* est le fruit d'une dialogue avec une femme de 93 ans. Programmée cet automne au Théâtre Paris-Villette, à la Maison des Métallos, et au festival Impatience, cette création interroge avec pudeur « *ce que chacun choisit de conserver de sa vie.* » ce goût du déplacement se retrouvera dans *Saint-Félix*, prochain projet conçu avec le dramaturge Thomas Pondevie et portant sur un hameau. Une création qui, comme toutes les autres, permet à Elise Chatauret de « *(s)'interroger sur ce qu'est le théâtre, et ce que signifie d'y transposer une parole.* »

Lien social

EN SA DEMEURE

Par [Frédérique Arbouet](#)

16.11 au 13.12. 2017.

Dans une cuisine, derrière une baie vitrée, deux jeunes femmes discutent en déjeunant. L'une dévore des carottes râpées, l'autre coupe une viande trop cuite. Elles se lèvent et sortent du plateau, deux voix off redisent la même chose, à la différence que sont les « vraies voix » enregistrées d'une grand-mère et de sa petite-fille. Tous les spectacles de la metteuse en scène Elise Chatauret sont créés à partir d'entretiens. Ici, elle a recueilli des heures de conversation avec sa grand-mère de 93 ans, soient plus de 150 pages retranscrites. Tricotés, réorganisés, ces enregistrements deviennent matière à écriture théâtrale.

En s'attaquant à la vieillesse, la metteuse en scène interroge notre époque, le travail de la mémoire, la transmission. Le réel, fragments de vie personnelle et familiale, se transforme en fiction où il est impossible de décerner le vrai du faux. Mais peu importe. La vieille dame déroule sa vie : l'enfance, la guerre, la vie de femme et de mère. *« J'ai vécu presque un siècle... J'ai une vue panoramique. Entre le moment de mon enfance et aujourd'hui, c'est une période de bouleversement total et d'évolution incroyable... C'est un autre monde. »*

Des photos grand format envahissent le plateau et s'entremêlent comme les souvenirs. Le spectateur vagabonde dans la vie de la grand-mère et s'interroge sur son propre vieillissement. Le récit devient polyphonique, à deux voix et un violon. La mémoire se trouble, rebondit, s'é mouss e, rejoint la grande Histoire puis repart dans de l'intime. Au fil du récit, apparaît ce qui ne sera pas dit.

Que reste-t-il ? Des morceaux d'histoires, des souvenirs enfouis ou obsédants, l'impossibilité aussi de dire certaines choses. Ce qui demeure, n'est-ce pas ce qui a manqué, ce qui n'a pas eu lieu, irréductiblement.

Ce qui demeure | Écriture et mise en scène Elise Chatauret.

En tournée : du 12 au 22 décembre Festival Impatience, à Paris ; du 16 au 18 mai et du 23 au 26 mai à Grenoble (MC2).

Télérama **|** Sortir

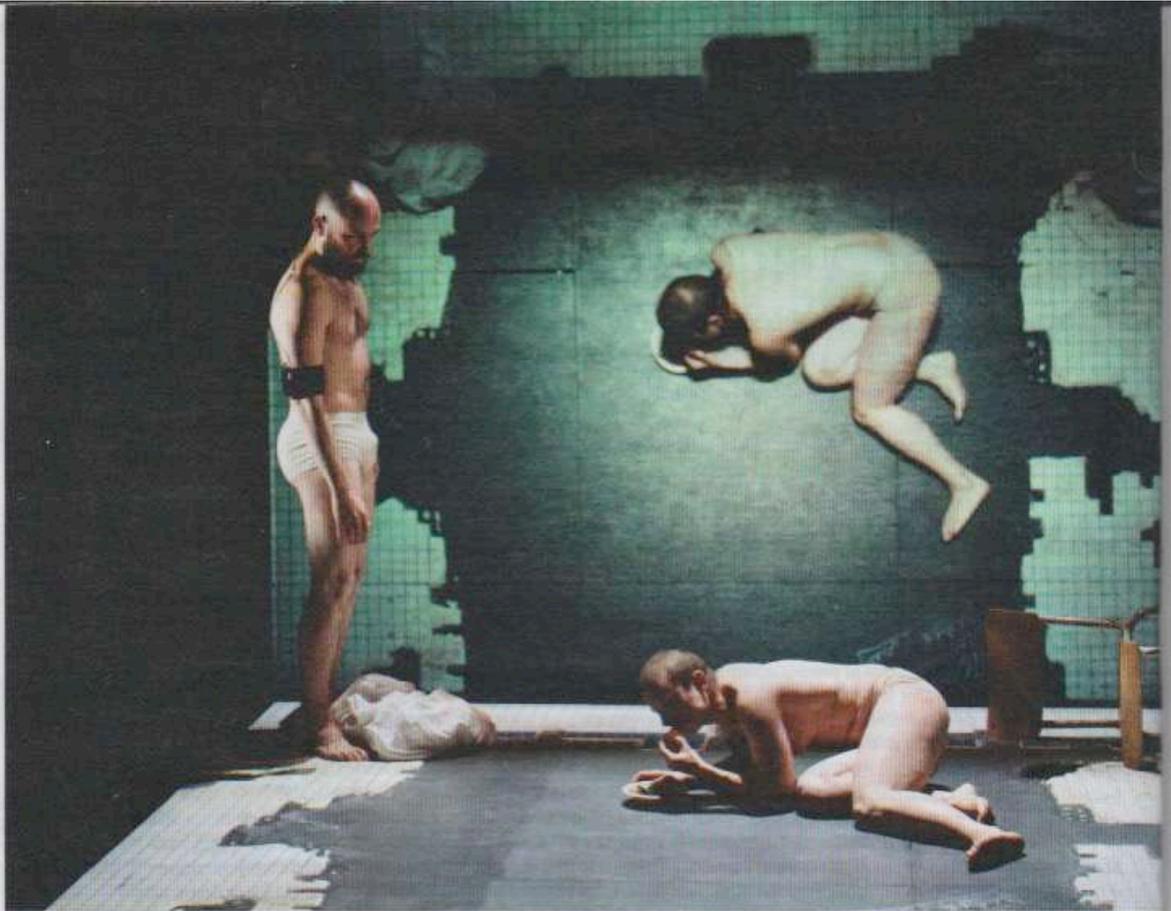
6 DÉCEMBRE — 12 DÉCEMBRE 2017

VIDÉOS SPÉCIALES DU N° 3643 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT



FESTIVAL IMPATIENCE

**METTEUSES EN SCÈNE,
ET ALORS?**



LEUR VISION DU MONDE

Au festival Impatience, les jeunes metteuses en scène dissèquent notre époque et la société dans sa globalité. Sans se revendiquer féministes.

Elles ont dix jours pour faire leurs preuves et convaincre le public que le théâtre, dorénavant, devra passer par elles. Elles forment le bataillon des artistes émergents que le festival Impatience propulse sur les scènes du Centquatre, de La Gaité lyrique et du Théâtre de Gennevilliers. Sa neuvième édition ne compte pas moins de six femmes parmi les dix metteurs en scène

sélectionnés. Mais Leslie Bernard, Elise Chatauret, Linda Dusková, Florence Minder et Marion Pellissier ont un autre point commun. Elles signent de A à Z l'écriture et la mise en scène des projets qu'elles défendent. Si certaines sont auteurs en solo tandis que d'autres tricotent en collectif, aucune n'a fait le choix d'un texte du répertoire. Une tendance quasi unanime dans ce cru 2017, où seule Jessica Dalle honore les anciens avec une pièce de Stanislas Witkiewicz, dramaturge polonais du début du XX^e siècle.

REPORTAGE FEMINISTE

En couverture

ÉCRIRE SA PROPRE HISTOIRE

Cette jeune génération n'a donc pas le goût des classiques. Elle veut écrire elle-même ses histoires. « *Je serais incapable de monter une pièce qui ne serait pas de moi* », affirme Marion Pellissier dont le huis clos au parfum de thriller (*Ça occupe l'âme*) voit s'affronter une femme et un homme séquestrés. Même constat chez Elise Chatauret, devenue auteur « *afin de faire entendre la parole de gens ordinaires* ». Pour *Ce qui demeure*, elle a longuement interrogé une dame de 93 ans avant de « *retravailler, en la filtrant et la ciselant, cette matière orale puisée dans la réalité* ». En lieu et place des relectures shakespeariennes, des variations raciniennes et de fragments tchékhoviens, fleurissent cette année des écritures ex nihilo, qui réinventent la langue à mesure qu'elles imaginent les fables. Bonne nouvelle ! L'envie de bâtir le répertoire du futur donnerait-il le la du festival ? Florence Minder, qui, avec *Saison 1*, projet tendu entre théâtre et performance, questionne l'impact du storytelling sur nos imaginaires, ouvre le champ des possibles : « *Il faut qu'entrent dans le théâtre celles et ceux qui peuplent notre quotidien et que s'imposent sur scène leurs récits et leur vocabulaire. Nous devons comprendre comment raconter les histoires d'aujourd'hui et ainsi, peut-être, participer à créer une nouvelle société.* »

ICI ET MAINTENANT

La promotion 2017 d'Impatience a l'œil rivé sur le présent : « *Je ne prends pas pour acquis que des gens viennent s'asseoir dans une salle. Quel est ce rapport ? Il faut raviver cette relation* », poursuit Florence Minder. « *Certains théâtres parlent du monde en regardant tous les hommes, d'autres le font en regardant l'homme de très près. J'ai choisi la deuxième solution* » : Marion Pellissier synthétise de manière limpide une approche partagée par ses camarades féminines. Au centre des préoccupations revient ainsi, en boucle, la singularité de l'individu. Pris dans une nasse où s'entrechoquent l'héritage du passé, l'opacité entre réalité et fiction, la quête de vérité, il cherche à s'affirmer en tant que sujet pensant et conscience autonome. Née en République tchèque, Linda Dusková s'inspire du *Jugement dernier*, tableau de Jérôme Bosch, pour tramer un spectacle essentiellement visuel au titre sibyllin, *Tue, hais quelqu'un de bien*. Elle y convoque les notions de responsabilité : « *Dans un monde sans Dieu, comment arrive-t-on à juger du bien et du mal sans passer par l'appui de celles et ceux qui nous entourent ? Arrive-t-on à se responsabiliser en tant qu'individus ou a-t-on besoin de la société pour*

Ça occupe l'âme, de Marion Pellissier, un huis clos au parfum de thriller.

approuver nos actes ? » Plus métaphysiques que sociétales, plus philosophiques que politiques, les propositions creusent vers l'intime et dissèquent l'intériorité. Elles tentent de décrypter l'humain du XXI^e siècle. Qu'est-ce qui le piège, le berne et l'entrave jusqu'à le déposséder de lui-même ?

VERS L'ÉMANCIPATION

Au fond, tous les spectacles convergent vers un même but, lequel s'incarne dans un beau mot : l'émancipation. Sur ce chemin, le théâtre a une carte à jouer : « *L'art me permet d'avoir plus d'espace intérieur, de mieux rêver, d'avoir moins peur de ce que pensent les autres ou de ce qu'ils sont. Si c'est valable pour moi, alors ça doit être valable pour toutes et tous* », assure Elise Chatauret. S'émanciper, cela veut dire refuser assignations et étiquettes. Cela veut dire ne jamais se laisser enfermer dans une case. Aussi, lorsque, au gré des échanges, on mentionne les débats du moment, nés des hashtags « metoo » et « balancetonporc », lorsqu'on avance dans la foulée l'hypothèse qu'être femme aujourd'hui dans le milieu de l'art implique, sans doute, un supplément de vigilance, les réactions se font catégoriques : « *On demande rarement à un homme s'il écrit son histoire du point de vue de l'homme alors qu'aux femmes on ne cesse de poser la question. On veut toujours nous replacer du point de vue de la femme* », s'exclame Florence Minder, tandis que Marion Pellissier renchérit : « *Je trouverais difficile d'avoir à prouver quelque chose parce que je suis une femme. J'aimerais me débarrasser de ça.* » Conceptrice d'un spectacle où prolétaires et ouvriers tentent de se faire entendre loin des clichés qui leur collent à la peau (*Un homme qui fume, c'est bien*), Leslie Bernard s'insurge : « *Je ne veux pas être valorisée parce que je suis une femme. Je suis contre la discrimination positive. Je ne laisserai jamais ma place à un homme parce qu'il aurait plus de pouvoir que moi.* » Résolues et affirmatives, les auteurs-metteuses en scène d'Impatience sont les héritières clairvoyantes d'une lutte qu'elles relaient. A leur manière : « *Je veux voir l'être humain avant de voir son sexe, son genre, sa couleur ou son origine* », tranche Florence Minder. — **Joëlle Gayot**

Festival Impatience

| Dix spectacles du 12 au 22 déc.
| Centquatre, 5, rue Curial, 19^e, 01 53 35 50 00
| La Gaîté lyrique, 3 bis, rue Papin, 3^e, 01 53 01 51 51 | T2G (Théâtre de Gennevilliers, 92), 41, av. des Grésillons, 01 41 32 26 26
| 6-12 €, pass 30-35 €.
| Assistez à au moins six spectacles et votez pour le prix du public Impatience 2017. Remise des prix le 22 déc., 23h, au T2G (Théâtre de Gennevilliers). Entrée libre.
| festivalimpatience.fr